

ENFIN
DU TEMPS
POUR L'ESSENTIEL

M. PHILIBERT

A. DE ROBERT

A. BUTTE

Présentation

Nous venons ici (nous : un groupe d'amis à l'âge de la retraite) vous proposer de chercher ensemble quel sens donner à ces années qui sont les dernières de nos vies.

Au cours de journées qui nous ont réunis à Pomeyrol, nous avons entendu le professeur Michel Philibert, le pasteur André de Robert, Sœur Antoinette, d'autres encore, nous apporter sur ce thème leurs réflexions, leurs suggestions, leurs expériences. Nous tentons de partager tout cela avec vous.

Si vous pensez que nous pouvons nous entraider, que, dans une direction ou dans une autre (il peut s'agir de domaines précis, tout simples), nous pouvons faire ensemble quelque chose, vous et nous, écrivez-nous. D'autres rencontres pour le « Troisième Age » et pour ceux qui ont à cœur ses problèmes auront lieu à Pomeyrol : vous êtes invités. La correspondance peut établir des liens ; un Bulletin aussi, dont la publication commencera prochainement. Pour peu que vous le souhaitiez, quelles que soient vos circonstances, sachez que nous aurons de la joie à prendre contact avec vous.

Que ces pages vous soient un message d'amitié, et d'espérance !

Les auteurs et les éditeurs

Dire « OUI » à la vie

Accepter, c'est dire oui à la vie, à la vie tout entière. Quand l'enfant ne peut pas quitter les jupes de sa mère, quand il ne peut pas prendre son autonomie d'adolescent, il est déjà suspect de névrose. L'adulte qui ne peut pas accepter de vieillir, ou le vieillard qui ne peut pas accepter sa vieillesse, ou qui l'accepte à contrecœur, « parce qu'il faut bien », sont dans la même difficulté, bloqués dans leur évolution, à contre-courant de la vie. Accepter, c'est choisir la réalité, c'est choisir librement entre la réalité et la fiction.

Vous allez me répondre qu'on ne choisit pas librement la vieillesse, qu'elle nous est imposée par la Nature. C'est vrai. Et pourtant... Nous n'avons pas non plus choisi toutes les épreuves qui nous frappent et que nous ne pouvons surmonter qu'en les acceptant. Et la vie elle-même ? Nous n'avons pas choisi de vivre. Mais pour vivre vraiment, et non pas végéter, il faut bien un jour dire oui à la vie avec conviction, « choisir la vie », selon la belle expression du Deutéronome (Deut. 30, 19).

Cela n'est pas facile d'accepter de vieillir, et nul n'y parvient du premier coup, mais seulement en surmontant son refus spontané. Et c'est dur aussi d'accepter le vieillissement d'autrui, d'un être proche et aimé... Oui, la vieillesse est dure pour la plupart des hommes, très dure pour certains, il faut le dire franchement.

Des auteurs font l'éloge de ce dépouillement qu'apporte la vieillesse, comme s'il avait une vertu en lui-même, comme s'il constituait une utile école de patience, d'abandon, de purification, de spiritualisation. De tels éloges me laissent un malaise... « Quand nous vieillissons, dit René Bazin, tout nous quitte, mais Dieu vient ». C'est un beau témoignage, et qui exprime certainement l'expérience personnelle de René Bazin. Mais pour ma part, je suis bien content que Dieu n'ait pas attendu que je sois vieux pour venir dans ma vie m'appeler à lui.

Vivre avec Jésus, c'est vivre chaque détail de ma vie quotidienne sous cet éclairage. Et le recueillement, c'est cette recherche du sens divin de tout ce qui m'arrive, c'est cette familiarité avec Dieu qui le mêle à ma vie à tout instant : Qu'est-ce que Dieu attend de moi ici et maintenant ?

Alors le DIEU VIENT que René Bazin situait dans la vieillesse, c'est l'expérience de la vie tout entière, de la naissance jusqu'à la mort, de l'instant présent jusqu'à l'éternité. Il n'y a plus de césure entre les étapes, entre la vie active et la vieillesse, il y a l'unité de la vie.

Dr Paul TOURNIER

(« Apprendre à vieillir ». Delachaux et Niestlé. Edit. passim.)

Michel PHILIBERT

Non, la vieillesse n'est pas ce que vous croyez

Dans la ville où je travaille, à Grenoble, j'ai eu la chance depuis 1965, d'être mêlé à toute une action, une entreprise de réorganisation des services pour les personnes âgées. Et je crois – je peux le dire sans vanité puisque je ne suis pas grenoblois – que l'expérience qui se développe à Grenoble, est, en France, avec celle de la ville de Nîmes, avec la clinique de Rééducation d'Handicapés Physiques de Bainville près de Nancy, avec le travail qui se poursuit à Paris dans le 13^e arrondissement..., l'expérience de Grenoble est l'une des quatre ou cinq en France qui essaient d'explorer des voies nouvelles.

J'ai été mêlé à cette activité pratique, - et ainsi, après avoir essayé de raisonner en théoricien, en lecteur des savants, je me suis trouvé engagé dans une action sociale et dans la politique locale de la vieillesse. C'est donc à partir de cette réflexion théorique et de cette expérience sociale que je hasarde un certain nombre de considérations et de propositions sur la vieillesse et le vieillissement.

L'objet de l'exposé qui m'a été demandé est : « La vieillesse comme problème social et spirituel ». Peut-être faut-il tout d'abord rappeler des choses très élémentaires, et fixer son vocabulaire.

Qu'est-ce que vieillir ?

Le mot « vieillir », dans l'usage français, a trois sens qui communiquent entre eux, qui se chevauchent, mais qu'il faut pourtant distinguer.

1. Au sens le plus général, *vieillir c'est « avancer en âge »*. Et en ce sens, nous vieillissons tous les jours, toute notre vie, depuis le jour de notre naissance jusqu'au jour de notre mort. En ce sens, il faut dire que les enfants, les jeunes gens « vieillissent », parce qu'ils avancent en âge.

2. En un second sens, plus restreint, *vieillir s'entend de l'avance de l'âge au cours de la dernière partie de notre vie*. (C'est la seconde moitié, ou le dernier tiers, ou le quatrième quart, selon les auteurs). Dans ce sens, on considère qu'il y a d'abord pour l'être humain, une phase de croissance, d'épanouissement ; passé le point optimal, vient le vieillissement. On est très proche, déjà, du troisième sens, qu'il faut dégager.

3. En effet, vieillir se dit encore, à nouveau dans un sens restreint, des changements que le temps produit dans notre personne, dans notre organisme, dans notre esprit, mais cette fois des seuls changements défavorables. Dans la jeunesse, affirme-t-on, on va de l'avant ; on progresse. Au lieu qu'après une certaine phase d'équilibre (celle de la vie adulte), on irait par une descente douce, ou par une dégringolade brusque, vers une régression, une déchéance, une décrépitude. *Vieillir*, en ce dernier sens, *c'est décliner*.

Tels sont les trois sens que prend le mot vieillir. Je crois, je suis convaincu, qu'il vaut la peine de les distinguer. Pourquoi ?

Une idée fausse

Parce que nous vivons avec un certain nombre de préjugés, de représentation ou d'images, et en particulier nous avons une certaine notion plus ou moins confuse en ce qui concerne le vieillissement et la vieillesse. Je crois que le plus souvent, actuellement, nous sommes portés à considérer que vieillir est cette chose défavorable, désagréable, ce déclin qui vient à la fin de notre vie, ou dans la deuxième partie de notre vie. Et nous avons aussi le sentiment qu'il s'agit là d'un destin biologique inéluctable, parce que nos artères durcissent, que notre capacité pulmonaire se réduit, que les battements de notre cœur sont comptés, que sais-je ? Au fur et à mesure que nous avançons dans la vie, nous ne pourrions aller que « vers le moindre et vers le pire », en nous ratatinant, en nous délabrant. Et ce serait l'effet d'une loi physique, naturelle ; par conséquent, contre laquelle on ne peut rien.

Voilà, je crois bien, avec des nuances, l'idée générale que nous nous faisons du vieillissement. Et dans la mesure où nous pensons que le vieillissement est fondamental, déterminé par la biologie, nous pensons aussi que l'expérience de vieillir est pareille dans tous les pays et qu'elle a toujours été la même dans tous les temps. Incontestablement, nous sommes encouragés dans cette idée quand nous lisons les poètes. Ils ont toujours déploré la vieillesse : « O Rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie », dit l'un. « Pour réparer des ans l'irréparable outrage », dit l'autre. « Cueillez donc aujourd'hui les roses de la vie », dit Ronsard.

Un mot frappant résume cette idée que nous nous faisons de la vieillesse. Le mot de *pertes*. Vieillir, c'est perdre ses cheveux, perdre ses dents, perdre ses forces, perdre ses amis (en tout cas ses contemporains), perdre ses illusions.

Or, que nous soyons petit à petit, fatalement, dépossédés des choses et de nous-mêmes, je crois – même s'il s'agit d'une idée qui fort ancrée en nous, – je crois que c'est une idée fausse. Je crois, au contraire, que *l'expérience de vieillir se modifie beaucoup d'une société à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une époque à une autre*. Et je crois en particulier que l'expérience de vieillir telle qu'elle est vécue aujourd'hui est à bien des égards différente de ce qu'a été l'expérience de vieillir dans les époques qui ont précédé la nôtre. En essayant de vous l'expliquer, j'espère vous montrer comment, en bien des manières, le vieillissement est conditionné par des institutions sociales et par le milieu culturel qui nous aide à formuler nos pensées. En conséquence – *dans la mesure où il y a des conditions sociales et culturelles qui modifient l'expérience du vieillissement, – nous pouvons avoir une certaine prise sur cette expérience*. Elle peut, sous divers aspects, se transformer, et se transformer dans un sens plus favorable.

Je rappellerai quelques-uns des traits qui, à l'époque où nous vivons ont transformé l'expérience humaine du vieillissement.

Des chiffres

Premier trait.

C'est la première fois dans l'histoire des hommes qu'il y a autant de gens qui sont âgés en même temps.

Les spécialistes de la démographie enseignent que, pendant la plus grande partie de l'histoire humaine, dans toutes les sociétés connues, sur 100 personnes vivantes, il y en a entre 3 et 7 qui dépassé l'âge de 60 ans. En France, à la fin du XVIII^e siècle, sur 100 Français vivants, il y en avait 7 ou 8 qui avaient plus de 60 ans. Aujourd'hui, sur 100 Français vivants, il y en a tout près de 20 (soit un cinquième de la population) qui sont âgés de 60 ans ou davantage, il y en a 13 ou 14 qui ont plus de 65 ans, et 2 qui ont plus de 75 ans. (On compte aujourd'hui 2 millions et demi de Français de plus de 75 ans).

Vous me direz : c'est un changement, certes, mais c'est un changement purement quantitatif. Le simple fait qu'il y ait beaucoup de gens âgés dans notre population peut-il en quelque manière modifier dans sa qualité, dans sa signification, l'expérience qui est celle des vieux ?

- Eh bien ! oui. En fait, c'est bien dans sa qualité que cette expérience se trouve changée. D'abord on pourrait dire – et ce n'est pas une simple boutade – que tout ce qui est rare est cher : quand les personnes âgées étaient rares dans la société, elles nous étaient chères ; maintenant qu'il y en a beaucoup, elles sont plus encombrantes et elles nous sont moins chères. Un tel raisonnement est sans doute simpliste ; il a peut-être, en outre, quelque chose de cruel... Nous le laisserons donc de côté.

Mais disons que lorsque les gens âgés ou très âgés étaient peu nombreux, - quelques unités, dans la masse des gens plus jeunes, - les difficultés qu'ils créaient à leur entourage ne faisaient pas un gros volume. Dans les familles, les villages ou les quartiers, on prenait soin de ces vieillards, de manières diverses assurément selon les époques et les cultures, mais toujours de telle façon que les gros problèmes trop visibles étaient évités. Les difficultés restaient dispersées, elles ne se « prenaient » pas en une masse compacte.

Dès l'instant où 20 personnes sur 100 ont plus de 60 ans, il est inévitable que les difficultés inhérentes à leur âge prennent plus de place dans la vie de la collectivité tout entière. De là résulte déjà un premier changement de qualité de l'expérience de vieillir.

Les enfants sont partis

Deuxième trait

Pour la première fois dans l'histoire des hommes, nous survivons désormais à l'accomplissement de nos tâches de parents, et d'éducateurs. Au XVIII^e siècle, en France, la durée moyenne de la vie des couples était de 17 ans. Pendant ces 17 années de vie commune, les ménages avaient en moyenne 5 enfants. Ceci veut dire que lorsque le premier des conjoints mourrait, tous les enfants n'étaient pas élevés. Pendant toute l'histoire humaine, dans toutes les sociétés connues jusqu'à la nôtre exclusivement, les hommes et les femmes ont eu *toute leur vie* à exercer des responsabilités quotidiennes pour nourrir et pour élever des enfants et des petits-enfants qui « grouillaient » autour d'eux.

Aujourd'hui, en France, la durée moyenne de la vie des couples dépasse 40 ans et chaque couple a en moyenne 2 ou 3 enfants. Nous avons beau garder les enfants à l'école beaucoup plus longtemps qu'autrefois, le moment vient où nos enfants nous quittent pour prendre un état, pour se marier ou déménager dans une autre ville ; les parents, après avoir élevé leurs deux enfants, se retrouvent face à face ayant encore des dizaines d'années à vivre ensemble, et le survivant des

deux, une décennie peut-être à vieillir seul, - je devrais dire *la survivante* puisque les femmes vivent, en moyenne, plus longtemps que les hommes¹. Ainsi les hommes et les femmes ont désormais une portion de leur vie à vivre sans que les occupent les soucis, les responsabilités et les joies liées à la présence d'enfants ou de petits-enfants. Il résulte de là une disponibilité de l'activité, de l'attention, des énergies, que l'on peut réinvestir dans quelque cause sociale ; mais on voit aussi des femmes prendre un amant et diriger sur lui le trop-plein de leur affectivité inemployée ; d'autres encore, traiter leur mari vieillissant comme un bébé, en reportant sur lui plutôt qu'à l'extérieur du foyer, cette sollicitude maternelle qui n'a plus à s'exercer auprès des enfants ; il arrive ainsi que l'on voit dans de vieux ménages des maris ligotés et emmaillotés comme des nourrissons.

Quoi qu'il en soit, c'est une donnée nouvelle dans l'expérience humaine que ces années à vivre, sans plus avoir autour de soi des enfants. Il s'en suit, pour ceux qui vieillissent aujourd'hui une plus grande solitude.

Une institution jeune : la retraite.

Troisième trait.

Pour la troisième fois dans l'histoire des hommes, la mise à la retraite est une institution généralisée. Autrefois, très peu de gens prenaient une retraite totale, passant d'un coup du travail professionnel à plein-temps à une oisiveté complète. Quand les gens vieillissants se sentaient fatigués, ils en faisaient un peu moins, ils n'arrêtaient pas du jour au lendemain. Ils gardaient dans la communauté familiale, dans la communauté villageoise, dans la tribu, dans le quartier, une place, et une part dans le labeur collectif. Et si même, à la limite, quelque infirmité empêchait les vieux d'aller aux champs, de faire les moissons, ou les vendanges, eh bien ! Ils conservaient encore une fonction et une responsabilité dans l'éducation des petits-enfants. Ces derniers n'allaient pas encore à l'école, et c'était les gens âgés qui, le jour, gardaient les enfants, et le soir, à la veillée, les instruisaient en leur apprenant les chants, les proverbes, les rites, les cérémonies, toute la sagesse traditionnelle des paysans, le « folklore ».

La situation se présente aujourd'hui sous un jour tout à fait différent, sans même qu'il soit nécessaire d'évoquer les revendications relatives à l'abaissement de l'âge de la retraite.

Avec une retraite que la plupart prennent à 65 ans, les Français ont en moyenne un peu plus de 10 à vivre encore après leur mise à la retraite, et les Françaises 15 ans. Voilà donc une tranche devenue nombreuse de la population qui vit sans plus avoir les contraintes et le support que donne le travail. Voilà aussi toute une tranche de population soumise brusquement à des restrictions financières importantes.

Il faut noter, d'ailleurs, qu'à cet égard tous les retraités sont loin d'être dans la même situation ; et l'on constate que l'inégalité des ressources entre les retraités est plus grande encore que celle qui existe entre les travailleurs. Entre le retraité ou le rentier qui appartient à la catégorie privilégiée et celui qui en est réduit au minimum allocatif (environ 9 F par jour), il y a un abîme.

Le fait général, c'est que pour la très grande majorité des travailleurs, en France en tout cas (ce n'est pas vrai au même degré dans les pays scandinaves, comme le Danemark ou la Suède), la mise à la retraite signifie une diminution très sensible et très brutale des revenus. En moyenne, les pensions de retraite correspondent à moins de la moitié du salaire. Cela pose des problèmes

¹ Il y a probablement une donnée fondamentale de la génétique : dans la plupart des espèces animales, la longévité des femelles est supérieure à celle des mâles.

graves, dans une société où le travail et l'argent sont des valeurs normatives, celles qui donnent une valeur à l'homme. Si l'homme qui travaille, l'homme qui gagne de l'argent, est estimé en proportion de sa compétence professionnelle et du montant des rétributions que son travail lui procure, le retraité qui ne travaille plus et qui ne gagne plus, ne peut prétendre jouir de la même considération.

En outre, bien souvent, ce grand loisir qui lui est venu, il ne sait pas comment l'occuper. Il a investi dans son travail une part considérable de ses énergies, de ses préoccupations ; beaucoup de ses relations sont les relations qu'il a nouées dans son travail, avec des collègues, des clients, des subordonnés, des patrons, etc.... Quand il est mis à la retraite, il est en même temps coupé de son travail et coupé des relations qu'il s'était faites. Donc doublement isolé.

La « sagesse » n'a-t-elle plus de prix ?

Je voudrais ajouter enfin un quatrième trait.

Pour la première fois dans l'histoire des hommes, le savoir rationnel a pris le pas sur les savoirs et les savoir-faire empiriques.

La société industrialisée et urbanisée dans laquelle nous vivons est une société où la science et la technique occupent une place prééminente, de par le pouvoir qu'elles nous ont donné sur notre environnement, sur nous-mêmes et sur les autres hommes.

La plupart des savoirs et des savoir-faire grâce auxquels notre société fonctionne et se développe sont des savoirs et des savoir-faire d'ordre rationnel et scientifique.

Jusqu'à une date récente, au contraire, les savoirs et les savoir-faire qui constituaient le bien commun d'une société étaient d'ordre « empirique », nés de l'expérience. C'était un ensemble de recettes qu'on avait mis au point en tâtonnant et que l'on se transmettait de génération en génération par l'exemple et par l'enseignement oral ; et ceci se renforce du fait que pendant longtemps la plupart des hommes et des femmes demeuraient illettrés, et ne pouvaient compter que sur leur mémoire pour apprendre tout ce qu'il y avait à apprendre.

En conséquence, dans les sociétés d'autrefois, plus on vivait vieux, plus on savait de choses ; plus on avait retenu de la tradition des anciens, plus on était compétent, plus on était prudent et plus, si l'on veut, on était sage. Il ne s'agit pas de prétendre que la sagesse vient automatiquement quand on vieillit, mais enfin, les gens âgés accumulaient un stock d'informations et de savoir-faire qui leur donnait une importance dans la société. Dans les populations totalement illettrées, il n'y a pas d'autre musée, d'autre bibliothèque, pas d'autres archives, pas d'autre jurisprudence que dans la tête des vieillards, qui détiennent tous les trésors de la culture de leur peuple. Mais même longtemps après qu'on ait inventé l'écriture, quand la plupart des gens ne savent ni lire ni écrire, les gens âgés jouissent d'un prestige qui n'est pas arbitraire et qui va à leur compétence. Pour ne prendre qu'un seul exemple, c'est eux qui gardent la mémoire des querelles débattues et tranchées, de sorte qu'ils conservent des fonctions de conseillers presque jusqu'à la mort.

Dans la société d'aujourd'hui – où les savoirs sont rationnels et non pas empiriques, et où les savoirs se renouvellent très vite et se périment très vite – des gens qui se sont instruits à l'école ou en faculté, qui ont cessé d'apprendre ou d'étudier pendant leur vie professionnelle et qui abordent l'âge de la retraite en ne sachant que ce qui s'enseignait-il y a 30, 40 ou 50 ans, ont un stock de connaissances fortement défraîchi. Dans la plupart des domaines de notre activité

quotidienne, l'intérêt que représente ce stock n'est en aucune manière comparable à l'intérêt qui s'attachait autrefois au savoir des vieilles gens.

Il y a là un élément supplémentaire de dévalorisation, de disqualification des gens âgés, qui vient s'ajouter à la solitude, à la vacance du cœur, comme il s'ajoute à la mise à l'écart de la production et du co-labeur de l'humanité, pour retrancher, pour rejeter les gens âgés, et pour rendre plus complète encore leur déchéance sociale.

Changer la vieillesse

Si tous ces faits que j'ai mentionnés sont exacts, il s'en dégage la conclusion suivante : *Par suite d'une évolution historique et sociale ayant de multiples aspects économiques, démographiques et politiques, l'expérience de vieillir s'est modifiée dans sa qualité.* Beaucoup des traits qui contribuent à la dévalorisation ou à la déchéance des gens âgés ne sont pas la conséquence inéluctable du déclin physiologique (quoi qu'il en soit de celui-ci) mais sont des créations de la société. En fait, la déchéance sociale, loin de résulter du déclin physique ou mental des gens âgés, contribue à le précipiter ou à l'aggraver. *Même au point de vue physique, la façon dont nous vieillissons est conditionnée par des facteurs économiques, sociaux et politiques.*²

Dès lors, l'expérience de vieillir ne constitue pas un destin devant lequel on ne peut que se résigner ou se révolter en poussant des cris. Au contraire, on peut concevoir, on peut entreprendre, par une action de l'homme sur l'homme et par une action de la société sur elle-même, de modifier certaines des conditions les plus défavorables, pour viser à refaire de l'expérience d'avance en âge l'occasion d'un épanouissement continué, d'un progrès de la personne humaine.

² S'il y a des vieillards qui sont dénutris, c'est parce qu'ils n'ont pas assez de ressources pour acheter suffisamment à manger. Si d'autres sont mal nourris, c'est parce qu'ils ne sont pas convenablement appareillés ; ayant perdu leurs dents, ils mangent du pain trempé dans du lait, ne pouvant plus mâcher de la viande, et ils détruisent petit à petit leur équilibre physiologique, pour des raisons qui sont en fait des raisons culturelles et sociales. On pourrait aisément multiplier de tels exemples.

Deux groupes d'enfants sur un horizon pur dansent une ronde légère. C'est « MARGUERITE DANS SON CHÂTEAU ». – Marguerite encore presque cachée par des compagnes qui l'entourent étroitement. Des fillettes chantent, et d'autres répondent :

« Marguerite dans son château !
O gué, ô gué...
- Ne pourrait-on pas la voir ?
O gué, ô gué...
- Les murs en sont bien trop hauts !
O gué, ô gué...
- Nous enlèverons une pierre...
- Une pierre ne suffit pas...
- Nous enlèverons deux pierres... ».

Et à chaque couplet on enlève une nouvelle pierre – une des enfants qui cachaient la princesse, - et ainsi, peu à peu, la princesse se dévoile.

Je regarde de loin et je songe que la vie enlève une à une les pierres brillantes de la jeunesse et qu'elle met à découvert la mystérieuse princesse cachée dans l'âme humaine.

En chantant, mais aussi en blessant, en jetant à foison sur nous la joie vive mais aussi la douleur poignante, la vie arrache de notre cœur les pierres qui cachaient la princesse en notre âme profonde. Un nouvel être apparaît, d'une lumière inconnue.

MICHEL PHILIBERT

Jalons pour une sagesse du troisième âge

Je partirai de cette affirmation, à laquelle aboutit, à ce que je crois, une étude attentive du développement de l'être humain.

Il n'est pas fatal que l'homme, après une phase de croissance, vive la plus grande partie de sa vie adulte dans la stagnation et sa vieillesse dans le déclin ; il est possible que l'homme continue de s'épanouir, de progresser, d'avancer, de s'améliorer, de « se faire », tout au long de sa vie.

Je dis bien : il est *possible*. Je ne dis pas que cela se produit nécessairement dans tous les cas. Il est hélas possible, au contraire, que l'homme interrompe, à un moment quelconque de sa vie, son développement, sa croissance, et se mette à pousser de travers, ou à végéter, s'étioler, se faner. Mais je crois profondément qu'il y a une possibilité de poursuivre, - ou de reprendre, après des phases de repos, d'arrêt, - une croissance, un épanouissement. Naturellement je ne l'entends pas dans un sens purement physiologique.

Nous atteignons notre taille définitive entre l'âge de 15 ans et celui de 25 ans et dès lors nous ne grandissons plus, nous nous rapetisserons un petit peu, nous nous tasserons. C'est évidemment en un sens figuré que je parle de la poursuite de la croissance.

Croître, mais dans quel sens ?

Je reconnais que c'est une idée difficile à cerner. Car, de quel point de vue apprécierions-nous la croissance ? Est-ce sous le rapport des progrès, des connaissances ? Mais ce n'est là qu'une des dimensions de la personne humaine et peut-être pas la principale. Disons-nous alors qu'il y a un progrès dans la vertu, ou la sainteté ? Je le crois, mais ce n'est pas facile à vérifier du dehors. Parlerons-nous d'un progrès dans l'art de vivre ? Mais il n'existe pas un art de vivre unique sur lequel tous les humains soient d'accord ! Au vrai, tout au long de notre vie, nous serons dans l'incertitude quant à la réalité de notre propre avance. Et il faut bien remarquer que c'est souvent quand nous croyons avoir fait des progrès et être devenus des gens « bien » que nous sommes le plus près de nous arrêter spirituellement et de devenir incapables de tout progrès nouveau. La réussite est une chose dangereuse. Quand nous avons réussi, nous sommes satisfaits et nous cessons d'avancer. Et en ce sens, si dur et si amer que soit l'échec, - il y a des échecs qui désespèrent, - il y a peut-être dans l'échec plus de fécondité que dans la réussite. L'échec entretient l'insatisfaction et nous remet en mouvement, et c'est souvent sous l'aiguillon des difficultés rencontrées que nous trouvons le courage nécessaire pour aller plus loin. C'est dans les difficultés et par elles que nous tirons de nous-mêmes ce que nous n'en avons pas tiré dans la réussite et la facilité.

Cette idée, donc, d'une croissance de l'homme en tant qu'homme, je conviens qu'elle est difficile à préciser, mais je crois qu'il nous faut la maintenir. Nous en connaissons des figures, peut-être parmi des gens de condition humble et modeste, dont on ne parle pas dans les journaux et à la télévision, et qui nous ont donné des exemples de courage, d'espérance, d'abnégation, que

sais-je encore ? Des hommes et des femmes qui ont fourni la preuve que plus ils avançaient en âge, plus ils étaient dépouillés, plus ils s'ouvraient, plus ils s'élevaient.

Des peintres qui ont visé haut

On peut aussi trouver de tels exemples chez des personnalités connues. On cite volontiers des peintres (je ne sais pourquoi la peinture a cette vertu, ou cette facilité ?). on connaît un certain nombre de peintres dont beaucoup de critiques tiennent que plus ils ont vécu, plus ils ont vieilli, plus leurs œuvres sont devenues puissantes et riches. Comme si, en commençant, il était difficile de se dégager des influences : on commence par imiter, par copier. Il faut des années de travail et de réflexion pour se dégager des influences, pouvoir dire ou pouvoir peindre ; pour dégager son originalité, pour croître comme personne unique et irremplaçable. Et ainsi que, devant certains tableaux peints dans leur vieillesse par Renoir, par Goya, par Matisse, par Picasso, des connaisseurs n'hésitent pas à dire : Nous avons là des œuvres plus « jeunes », plus dépouillées, plus souveraines, que celles de leurs jeunes années...³

Deux citations nous permettront d'illustrer ce mouvement ascensionnel dans la vieillesse de certains peintres. Baudelaire note dans ces « Curiosités esthétiques » :

« À la fin de sa carrière, les yeux de Goya étaient affaiblis au point qu'il fallait, dit-on, lui tailler ses crayons. Pourtant il a, même à cette époque, fait de grandes lithographies très importantes, planches admirables, vastes tableaux en miniature – preuve nouvelle à l'appui de cette loi singulière qui préside à la destinée des grands artistes et qui veut que, la vie se gouvernant à l'inverse de l'intelligence, ils gagnent d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre, et qu'ils aillent ainsi, suivant une jeunesse progressive, se renforçant, se regardaillant, et croissant en audace jusqu'au bord de la tombe ».

Un célèbre peintre japonais a écrit de son côté :

« Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de 50 ans, j'avais publié une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de 70 ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de 73 ans que j'ai compris à peu près la structure de la nature vraie des animaux, des plantes, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes. Par conséquent, à l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès ; à 90 ans, je pénétrerai le mystère des choses ; à 100 ans, je serai décidément parvenu à un degré de merveille ; et quand j'aurai 110 ans, chez moi, que ce soit un point, que ce soit une ligne, tout sera vivant ».

Ecrit à l'âge de 75 ans par moi HOKOUSAI, le vieillard fou de dessin.

(En tête des Cents vues du Fousi-Yama, 1 835).

J'ignore à quel âge mourut Hokousai ; il est sans doute mort avant d'avoir atteint sa centième année et de s'être élevé au point de perfection qu'il visait. Mais comme le tireur à l'arc vise au-dessus de la cible pour l'atteindre, il faut peut-être, pour arriver quelque part, viser plus haut...⁴

De crise en crise

Je voudrais, à propos de ce thème de la « croissance », insister sur deux points.

Le premier, c'est qu'il n'est pas question de déclarer que chaque jour de la vie est un pas en avant par rapport à hier. Il arrive qu'on avance d'un pas et qu'on recule de deux. Si au bout d'un mois, ou de 10 ans, ou à 70 ans, on a avancé, c'est bien. Mais qu'on ne s'imagine pas que

³ « Il faut longtemps pour devenir jeune ». Picasso

⁴ Si l'on cherchait en-dehors des peintres, on trouverait aussi des exemples frappants, tels Einstein ou Jean XXIII.

cela se fasse sans problème ! Tout au long de son cours, la vie nous place devant un certain nombre de crises, d'épreuves, de défis. Certains surgissent dans toutes les existences, ou presque, et à peu près au même âge ; par exemple : on quitte sa famille pour entrer à l'école, - on se marie, - on prend un métier, - on perd son métier et on est mis à la retraite...

Il y a toute une série de problèmes qui sont résolus souvent en douceur et en souplesse, ou bien qui peuvent se compliquer, devenir affreux.

Chaque étape appelle une invention nouvelle, on la franchit d'une manière plus ou moins heureuse. Je le répète, il arrive que les échecs se révèlent à long terme, plus formateurs et enrichissants que des réussites trop faciles, parce qu'ils nous obligent à creuser plus profond. On rejoint là une des grandes affirmations de la foi chrétienne : « être mort en Jésus-Christ », c'est peut-être en un certain sens avoir ses échecs derrière soi.

Avoir honte de notre espérance ?

Second point : pendant la plus grande partie de l'histoire humaine la plupart des gens étaient branchés sur une culture, une idéologie, une foi, qui leur affirmait que la destinée de la personne ne se termine pas à la mort. Que par-delà le tombeau il y a pour l'homme un avenir. Que la fin de notre vie ici-bas n'est pas le néant, le non-sens, mais que quelque chose, de quelque façon, est donné, ou peut être donné au-delà. Les représentations, les doctrines, les figurations sont très diverses, et peut-être incompatibles les unes avec les autres. Mais il y a eu très généralement cette affirmation, et les gens s'en sont nourris, solidement ou moins solidement, c'est selon, - et il y a eu, au milieu des croyants, des incroyants, de même que parmi les incroyants, il y a des gens qui ont la foi sans pouvoir le dire.

C'est un fait que nous sommes entrés dans une époque où il est devenu plus difficile, pour beaucoup, d'accepter cette perspective. Et dès l'instant où l'on cesse de considérer que notre course se poursuit à l'infini, c'est comme si l'on brisait un élan : à quoi bon s'appliquer à avancer si de toute façon tout finit dans le noir ?

J'admire l'espèce de générosité qui pousse un certain nombre de croyants à épouser tous les scrupules et tous les doutes de leurs contemporains, et il peut y avoir là une exigence d'authenticité intellectuelle. Mais je pense aussi qu'il n'y a pas lieu de chercher à être confirmé en tout point dans ce que l'on pense, ce que l'on croit ou ce dont on vit, par les seuls contemporains. Je pense que ce que signifient entr'autres des notions comme celle de l'Eglise, ou de la tradition, ou de l'histoire, ou de la culture, c'est que nous pouvons apprendre à chercher au travers de tous les siècles les hommes avec qui nous nous sentirons d'accord. Et qu'il n'y a pas lieu d'être particulièrement honteux de confesser une espérance, - même si on ne sait pas très bien la transcrire en termes scientifiques, - lorsque c'est une espérance que beaucoup de générations ont partagée, et qu'ont partagée des hommes qui étaient des penseurs aussi solides ou honnêtes que nous le sommes nous-mêmes ou tels que nos contemporains. Je ne dis pas qu'il faut croire ce qu'on a cru autrefois, parce qu'on l'a cru autrefois. Je dis simplement que lorsque nous pesons l'adhésion des autres, il n'y a pas lieu de considérer que les autres sont uniquement nos contemporains, comme si l'humanité était née et devait finir avec notre génération. La culture, c'est précisément de trouver chez les gens d'ailleurs et d'autrefois des choses qui ont encore un sens et une saveur pour les hommes d'aujourd'hui.

Savoir « vivre aujourd'hui »

Je partirai de ce mot de Montaigne, qui écrit dans le dernier chapitre des *Essais* : « À mesure que j'aperçois ma vie si brève en temps, je la veux étendre en poids. Je veux compenser la hâtivité de son écoulement par la promptitude de ma saisie. À mesure que la possession du vivre est plus courte, il me faut la rendre plus parfaite et plus pleine. »

Montaigne prononce ainsi que l'homme âgé qu'il est, voyant que le temps est court qui lui reste à vivre, ne doit pas pour autant abandonner et se plonger dans le regret stérile, mais qu'il doit mettre dans le présent une intensité et une richesse qui deviennent équivalentes à cet infini que l'enfant ou l'être jeune croit avoir devant lui, et dont on découvre, à mesure qu'on avance, qu'il s'est passé sans qu'on en ait toujours tiré tout le profit qu'on s'en était promis. On pense à Pascal et à sa remarque : que nous ne vivons pas, mais que nous espérons vivre.

Je ne voudrais dire aucun mal des projets, car si nous ne formions pas de projets pour l'avenir, nous ne serions rien, nous nous laisserions balloter au gré des circonstances. Mais nous formons aussi pour l'avenir – qu'il s'agisse de notre avenir personnel ou de l'avenir de notre cause, de notre parti, de notre Eglise ou de l'humanité..., nous formons aussi pour l'avenir des rêveries qui sont finalement des échappatoires, des alibis par le moyen desquels nous nous dispensons de nous engager dans les tâches d'un présent rugueux et difficile. Ou encore nous attendons de l'avenir des satisfactions que nous imaginons merveilleuses, et nous traitons avec mépris ce qui nous est donné dans le présent.

Quand nous avançons en âge, il arrive que nous fassions le cheminement inverse, et que, ne pouvant plus nous élancer vers un avenir lointain, nous nous réfugions dans la contemplation du passé, vivant dans le regret et quelquefois dans la contemplation éblouie des bonheurs enfuis. Cela encore est une manière de fuir loin du présent.

Mais voici, c'est souvent aussi parmi ceux qui avancent dans la vie qu'on trouve des gens qui deviennent plus capables de « vivre l'aujourd'hui ».

La personne âgée – dont l'avenir est modeste, qui n'a plus le pouvoir ou la permission de faire grand'chose, et dont l'avenir est plus visiblement réduit que celui que les plus jeunes, imprudemment parfois, se flattent d'avoir devant eux, – la personne âgée possède parfois l'art, rare et si précieux pour tous les âges et pour tous les temps, de savoir discerner ce qui est donné dans le présent. Cela signifie (pour emprunter à Montaigne une autre de ses formules) : savoir jouir loyalement de son être. Et cela signifie aussi : consacrer l'heure qui s'enfuit au service des autres et à la louange de Dieu⁵.

⁵ Un exemple, pris comme par hasard, – puisqu'il n'y a pas de limite à la variété et l'originalité des inventions qui peuvent surgir, dès lors qu'on est résolu à faire un « bon usage » de la vieillesse comme de la maladie. – Une vieille demoiselle paralysée vit sur un lit depuis des années. Ses moyens ne sont pas considérables, mais ils lui permettent de recevoir un certain nombre de journaux et de revues, et elle a la chance d'avoir aussi une nombreuse famille de neveux et de nièces de tous âges, qui sont dispersés en France et dans le monde, dans toutes sortes d'emplois et de professions. Ils ont des intérêts variés. Cette demoiselle qui ne peut quitter son lit et voit peu de monde, passe une part appréciable de ses jours à lire et découper tous les articles et les références susceptibles d'intéresser l'un quelconque des membres de sa parenté. Tous les quinze jours, elle envoie à chacun une enveloppe. Elle s'est transformée en documentaliste bénévole, et elle rend à ses neveux, qui ont peu de temps pour lire, un signalé service.

Un autre exemple, pour montrer qu'on ne doit considérer personne comme irrécupérable, et que l'entraide est possible dans un sens et dans l'autre, tellement nous sommes solidaires. – Dans une salle d'un hospice pour vieillards incurables, il y avait une femme qui avait renoncé à toute vie sociale : elle ne disait rien à personne, on la nourrissait, on lui donnait les soins indispensables, elle restait absente, tombée évidemment au plus bas niveau de la sénilité. Un jour, dans un essai d'animation, le directeur a apporté un tourne-disque et a passé des disques.

Les « acteurs » et les « actifs »

Dans le tome XVI de la Dogmatique (dans la traduction française), Karl BARTH donne du travail une définition qui surprend au premier abord : « Le travail est une approbation active de l'existence ». Et il ajoute : « Et toute approbation active de l'existence est un travail ». Certainement pas un travail au sens d'œuvre objective, lucrative, mesurable. Mais ce que Barth veut dire, c'est que nous avons tort quand, emportés par le mouvement de notre siècle et de notre culture, nous ne considérons comme travail que ces gestes visibles par lesquels nous changeons quelque chose dans le monde, nous transformons des matériaux, nous rendons des services etc., tous gestes concrets, qui nous coûtent une certaine dépense d'énergie, et qu'on peut rétribuer en calculant le profit que ces œuvres présentent pour la communauté et le temps que nous y avons passé. En réalité, le travail ne se réduit pas du tout à cela, déclare Barth. Le travail humain est différent de celui des fourmis, même si celles-ci portent des fardeaux et élèvent des pucerons pour s'en nourrir. Notre travail, en effet, n'est pas guidé par un instinct inné ; il n'est pas un savoir-faire prédéterminé que les générations referaient identique à lui-même.

Ce qui caractérise l'homme, c'est qu'il doit apprendre chacune de ses actions ; il investit dans tout ce qu'il fait une part de réflexion, de critique, de parole. Il entre ainsi dans tout travail humain un élément spirituel. Nous parlons de notre travail, nous le discutons, nous le reprenons, et c'est grâce à cette part de réflexion, d'intelligence, d'échange, que nous sommes capables de changer nos procédés de travail et que de génération en génération, l'outillage humain s'enrichit et se perfectionne. On sait assez comment, au cours des siècles, les modes de cultiver le sol ou d'utiliser l'espace se sont transformés, et comment notre puissance sur la nature au milieu de laquelle nous vivons n'est affirmée. Or, à la limite, cette part-là du travail peut apparaître comme la plus entière paresse.

Un exemple concret : lorsque vous écoutez une conférence, il semble que ce soit le conférencier qui travaille, et que les auditeurs écoutent sans avoir à se fatiguer. Au théâtre, ce sont les acteurs qu'on paie et non pas le public, le public, lui n'a rien à faire, sinon être là. Mais vous savez que les acteurs se disent entre eux : ce soir le public était « bon », ou il était « mauvais ». Et le conférencier même le plus modeste sait qu'il est « porté par la qualité d'attention que lui donne son auditoire. Ainsi par la qualité de l'écoute, vous contribuez au travail, dans une conférence, un spectacle, un match de football ; il existe une collaboration de ceux qui, apparemment, ne font rien.

Si vous admettez cela, vous êtes amenés à considérer d'une autre façon la fonction dans la société de tous ceux que nous tenons pour inutiles et que nous pénalisons aujourd'hui comme des non-travailleurs. Cela est vrai, qu'il s'agisse des jeunes, qu'il s'agisse des femmes au foyer, qu'il s'agisse des malades et des handicapés de tout âge, ou qu'il s'agisse des retraités et des vieillards. Qu'un homme dès l'instant où ne produit pas quelque chose, n'a point de part au labour commun, c'est une conception très grossière du travail qui nous le fait penser. Retrouver le sens vrai du travail doit changer dès aujourd'hui notre mentalité, en particulier vis-à-vis des retraités. Et conséquemment, nous devons modifier demain bon nombre de nos usages et de nos institutions.

Il s'est aperçu que cette vieille femme battait la mesure, donc qu'elle percevait la musique et son rythme. Il s'est dit : « La flamme n'est pas éteinte ! Et en continuant sur cette lancée, utilisant le pouvoir mystérieux de la musique, il a « récupérée cette personne et plusieurs autres, les faisant renaître à la communication humaine.

Révolte ? ou stagnation ?

Je voudrais le dire très clairement : si la condition que notre société fait à ses membres me paraît inacceptable, ce n'est pas seulement parce qu'elle affecte (selon ce que nous enseignent les statistiques) un français sur cinq, âgé de plus de soixante ans, ou un français sur sept, âgé de plus de soixante-cinq ans. Après tout, le souci de ce cinquième, ou de ce septième concitoyen âgé n'empêche pas les quatre Français de dormir, et même de faire le beau rêve d'une nouvelle société... Et sans doute serait-on fondé à exhorter ceux qui ne sont pas des vieillards à se faire, en disciples fidèles du serviteur crucifié, les prochains et les serviteurs de ces *autres* qui souffrent matériellement et moralement, les gens âgés. Il me paraît plus urgent et plus décisif de souligner que la condition que notre société fait à ses membres âgés est inacceptable parce qu'elle ne concerne qu'une apparence, et à la faveur de notre aveuglement volontaire, un cinquième ou un septième d'entre nous. En vérité, ce qui est intolérable, ce sont les conditions que notre société impose à l'avance en âge de *tous* ses membres ; elles favorisent non pas l'épanouissement continu des personnes, mais la révolte des jeunes, la stagnation des adultes et le déclin des vieux. Nous sommes tous menacés, et nous sommes tous jugés, par cet aménagement du parcours de la vie qui en fait le chemin d'une régression, plutôt que d'une progression, de notre être. L'espoir de la jeunesse est empoisonné, son élan brisé, la satisfaction de l'adulte corrompue, quand le spectacle de la vieillesse, image anticipée de leur propre devenir, est celui de la déchéance et du déclin.

Gens âgés à vous d'agir !

Il faut saisir dans leur totalité les exigences de la situation actuelle, et se laisser saisir par leur appel. Ni la société dans son ensemble, ni les gouvernements, ni les œuvres existantes ne suffisent à résoudre tous les problèmes des personnes âgées. Il reste donc beaucoup à faire. Et c'est aux personnes âgées que je demanderai, en terminant, de prendre leur part, leur grande part, d'un combat qui n'est pas seulement pour leur bien à elles, mais pour le bien de tous. Que les retraités travaillent *pour* les retraités et *avec* eux, - qu'il s'agisse simplement d'aller faire la lecture ou de rendre de petits services à un voisin âgé ou paralysé, ou d'organiser un club où des isolés nombreux trouveront encouragement et amitié, ou encore d'entamer une action auprès de la municipalité ou de l'opinion publique pour que l'un au moins de ces problèmes qui ne peuvent plus attendre reçoive un commencement de solution.

Chacun, selon ses talents, peut faire quelque chose. « La moisson est grande ».

André de ROBERT

Enfin du temps pour l'essentiel

J'ai peur que le titre que j'ai donné imprudemment à cette étude prête à confusion. J'ai peur d'avoir raison « en paroles » sur un sujet de ce genre, et d'obtenir sans peine l'accord de mes lecteurs (d'une certaine catégorie de lecteurs, au moins), pour ne saisir en définitive qu'une vérité verbale dont la portée ne dépasserait pas de très étroites limites. Je suis amené à me méfier de la facilité avec laquelle on peut dire ou écrire de belles choses concernant justement l'essentiel, concernant la vérité de Dieu. Nous pouvons en effet nous mettre d'accord, à l'intérieur d'un vocabulaire approprié, sur des affirmations solennelles, sur des représentations religieuses dont nous avons l'habitude, - sans que, de ce fait, il y ait par ailleurs grand-chose de changé dans notre vie intérieure, dans l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, dans les angoisses que nous éprouvons devant la mort.

« Enfin du temps pour l'essentiel », je vois bien par où ce thème peut glisser dans le genre facile. Et je voudrais essayer de ne pas m'y laisser aller.

Du temps ? Hélas !

J'entends certains me dire : « Du temps ? Mais, mon pauvre ami, je n'ai jamais été aussi occupé que depuis que je suis à la retraite ! Notre âge n'est pas celui où l'on a du temps » !

Il est vrai que pour d'autres, c'est juste le contraire. Ils préfèrent, du reste, ne pas trop en parler, mais on sent que le temps, pour eux, c'est ce qu'ils redoutent. « Je n'ai pas encore mesuré l'épreuve que je suis en train de subir lorsque je rencontre le TEMPS. C'est une expérience toute nouvelle. Jusqu'à présent, j'ai été distrait par l'emploi que je faisais de mon temps. Mais la signification de cet emploi ayant baissé, s'étant réduite, maintenant c'est le temps lui-même, en tant que tel, avec qui j'ai à faire. Il est comme un miroir qui me renvoie ma propre image. De sorte qu'au fond, c'est avec moi que j'ai à faire. Et c'est toujours avec un petit pincement au cœur que je découvre, la nuit, qu'il n'est pas si tard que je croyais. Je pensais que le matin était déjà là, mais pas du tout ! C'est à peine minuit. Encore toute une nuit à attendre ». Vous savez comment Proust, dans un hôtel où il est malade, décrit l'angoisse de cette situation. C'est l'expérience que le temps, quand il est réellement connu, constitue l'épreuve suprême. Je pense à une amie qui me disait récemment : « N'importe quoi, mais dites-moi ce que je dois faire. N'importe quoi, mais que je puisse ne pas voir trop de temps à moi » !

Par conséquent, l'expression : « Enfin du temps... » n'est pas si prometteuse qu'il semble. Pour beaucoup, c'est : « Hélas, du temps... ».

« Je ne comprends plus mes enfants »

Quant à « l'essentiel », « du temps pour l'essentiel », c'est encore un mot équivoque. Bien des gens que je rencontre me disent : « c'est sur l'essentiel que se posent pour moi les questions les plus redoutables. Autrefois il y avait un consensus pour reconnaître ce qu'est l'essentiel. Maintenant, chacun en parle à sa façon ».

J'ai encore dans l'oreille le ton avec lequel un homme âgé, m'a dit : « Ce qui est affreux, ce n'est pas de vieillir, mais c'est ceci : je ne comprends plus mes enfants ». Et en effet, tout ce sur quoi avait vécu la famille, de génération en génération, tout ce qui faisait sa force et sa joie, de père en fils, la source de son espérance et de sa consolation, était non seulement mis en question par les enfants, mais totalement ignoré. Cela ne signifiait plus rien. Les entretiens, de ce fait, d'après ce qu'il me disait, n'avaient pas de substance, et l'on n'avait plus l'impression de parler la même langue. L'essentiel c'est, pour beaucoup, ce sur quoi on ne sait plus comment s'appuyer, et il en est qui préfèrent, sur ce point, ne pas se poser trop de questions.

Alors il reste le mot « enfin » « *Enfin*, du temps pour l'essentiel » ! À y réfléchir, je me demande si ce n'est pas ce mot qui m'a suggéré le titre.

Un compagnon chemine avec nous

Le mot *enfin* pourrait peut-être prendre de la signification pour nous, et pour ce qui nous intéresse ici. Par exemple dans le sens où l'on dit : « Il était temps » ! Ce qui exprime la fin d'une période d'attente. « Enfin, te voilà ! T'ai-je assez attendu ! J'ai beaucoup souffert de ton absence ».

Ou encore, et peut-être plus utilement, dans le sens où l'on dit : « en fin de compte ». C'est-à-dire qu'on est arrivé au moment où un certain nombre de choses sont possibles qui ne l'étaient pas auparavant, parce que l'on n'avait pas les comptes en mains. On dit ainsi : « Finalement, qu'est-ce que nous décidons ? » Quand la fin approche dans une réunion, il faut conclure. Et peut-être que l'obligation de conclure, parce que la fin est là, donne à ce temps un prix particulier. C'est souvent « in extremis » que les choses importantes surgissent et que l'on peut les affronter sans illusion.

Il faudrait voir si le Troisième Age ne pourrait pas être défini par son rapport avec la fin ! On le savait avant d'avoir lu « La vieillesse » de Simone de Beauvoir, mais elle le dit très bien, le Troisième Age est la prise de conscience que la vie est bornée. C'est-à-dire que la finitude de l'existence, dont on n'avait auparavant qu'une vague idée, s'impose maintenant comme une présence de tous les instants et devient une sorte de compagnon qui nous suit, chemine avec nous et se rapproche comme pour nous offrir ses services.

Il est vrai qu'entre 45 et 65 ans d'âge, il n'y a pas seulement la différence de vingt années, mais une différence d'horizon. On n'est plus dans le même monde. Dans le premier cas, on a encore ses illusions parce que l'on a du temps, un temps qui est riche de promesses. Quarante-cinq ans, pensez donc ! On a de l'expérience ; on peut encore monter une affaire. Alors qu'à soixante-cinq ans la proximité d'une fin possible laisse une trop mince marge de manœuvre. Rien ne peut être entrepris qui soit vraiment original. On peut seulement poursuivre un travail commencé ou aider le travail d'un autre.

L'étrange convalescence

Cette proximité de la fin probable provoque chez l'individu un sentiment d'angoisse qui est inévitable, en tant que la fin est un mystère obscur pour chacun de nous. Ce sentiment, présent en nous, est parfois à peine ressenti, du fait que l'angoisse a le pouvoir de sécréter des

tranquillisants. Dans un système organique qui fonctionne bien, doté d'un psychisme bien rodé, l'angoisse se trouve à elle-même des apaisements – des apaisements qui peuvent être illusoire, mais qui sont efficaces. Ce ne sont pas forcément des mensonges, mais ce sont des façons de voir les choses qui rendent la vie possible, qui permettent d'accomplir l'ouvrage à faire et, si possible même, de garder assez de gaieté pour les relations avec les autres.

Je me rappelle avoir lu un petit conte italien dont je ne sais plus le titre ni le nom de l'auteur, qui décrivait très bien cet effet anesthésique de l'angoisse. Il s'agissait d'un homme qui, au sortir de la gare, se réjouissait de voir sur la hauteur l'aspect engageant, grandiose et presque luxueux de l'hôtel dans lequel il avait retenu une chambre pour un séjour de convalescence de quelques semaines. Heureux également d'apprendre que cette chambre était située tout en haut de l'hôtel, d'où la vue était particulièrement belle. Ce n'est que petit à petit, graduellement, qu'il apprend que cet hôtel, dont les étages supérieurs sont réservés à la clientèle en convalescence, est en réalité un hôpital qui soigne ses malades, selon la gravité de leur cas, à des étages différents, - le rez-de-chaussée revenant donc à ceux pour lesquels il n'y a plus d'espoir. Et c'est aussi graduellement que cet homme, sans qu'il puisse en prendre une claire conscience, descend lentement les différents degrés de cette étrange maison, chaque fois, lui explique-t-on, pour son bien, parce qu'il sera mieux installé, ou mieux soigné, ou en meilleure compagnie.

Je pense que, précisément, lorsque nous parvenons à l'âge où cette angoisse, camouflée souvent, est cependant présente en nous, une offre nous est faite de tirer parti de cette présence, c'est-à-dire de la proximité de la fin.

Je me souviens que Jean Bosc disait volontiers : « J'espère ne pas être privé de l'expérience de la fin de ma vie, l'expérience de ma mort ». Je crois qu'il n'en a pas été privé, d'ailleurs, et qu'il a vécu très lucidement ses derniers mois et ses dernières semaines. Il ne souhaitait pas qu'on fasse de lui un malade inconscient, mais il voulait recueillir le bénéfice possible qu'offre, « enfin » le temps de la fin de la vie.

Dans l'impasse, l'issue

Comment pourrions-nous essayer de comprendre cela ?

Si le Troisième Âge est celui où de toute façon, on n'a plus beaucoup de temps devant soi, peut-être que l'offre qui est faite, c'est de découvrir que la quantité du temps n'a pas d'importance.⁶ Le temps réduit qu'il me reste à vivre m'incite à ne pas remettre sans cesse à plus tard l'essentiel, et à m'enquérir avec plus de soin que jamais encore de ce qui justifie mon existence et lui donne un sens. Qu'importe, après tout, la longueur du temps que l'on a encore à vivre, beaucoup ou pas beaucoup de temps, s'il est vrai qu'« une seule chose est nécessaire » ? Mais de savoir qu'une seule chose est nécessaire, me paraît extrêmement instructif. Je l'entends de cette manière que la réalité de l'existence dans laquelle nous sommes n'est pas une réalité quantifiable, amorphe et sans structure, mais qu'elle est composée de parties qui dépendent les unes des autres, de sorte que, parvenu à un certain point, on est en rapport avec tout. Nous ne sommes pas dans un monde où il est important de posséder beaucoup. Jésus suggère que

⁶ « A mesure que j'aperçois ma vie si brève en temps, je la veux étendre en poids. Je veux compenser la hâtivité de son écoulement par la promptitude de ma saisie. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me faut la rendre plus parfaite et plus pleine ». Montaigne

l'important est d'accéder à une certaine vérité telle que, si elle est atteinte, tout le reste devient secondaire.

S'il est donc vrai qu'« une seule chose est nécessaire », le peu de temps dont on dispose n'est pas un handicap. Au contraire : la proximité de la fin peut éveiller à une merveilleuse perception des choses. Je suis tenté, quand je suis jeune et en bonne santé, de dire : rien ne presse, on verra demain. Mais si je suis limité dans mes ressources dont je vois la fin approcher, je suis incité à prendre plus au sérieux l'enseignement de Jésus et à aller droit à la question décisive, à la seule chose nécessaire, la seule issue dans l'impasse où tout le monde se trouve.

Donc, ne pas avoir beaucoup de temps devant soi pourrait être la chance de mieux savoir ce que l'on veut faire de son existence, la chance de vivre de manière plus risquée, plus personnelle, moins conditionnée par les normes imposées d'une société de production, - et de devenir ; *in extremis*, celui ou celle dont le monde avait besoin, selon l'intention même de Dieu. En somme, la chance de rejoindre enfin sa raison d'être. Je veux dire une raison d'être qui va plus loin que celle de faire des enfants et d'accomplir un ouvrage quantifiable et rémunéré.

Le « corsaire » du jeu de croquet

Vous avez entendu parler de la différence de sens des deux mots grecs « chronos » et « kaïros », qui, dans le Nouveau Testament, désignent le temps. Il y a le temps qui passe, le temps qui s'écoule, le temps mesurable de nos pendules, qui a ses ressources et ses possibilités. Mais l'Évangile annonce que, dans ce temps-là, des instants surviennent qui sont d'une richesse exceptionnelle. Le kaïros « l'instant » a une capacité d'avenir plus grande et, d'ailleurs, d'une autre espèce que la durée qui m'entraîne (et qui a aussi les siennes). Le Royaume de Dieu, qui connaît aussi la durée, appartient cependant au domaine de « l'instant ». Ce sont les violents qui s'en emparent. C'est donc dans la façon de vivre mon moment présent que j'ai le plus de chance d'atteindre l'essentiel, car mon moment présent peut être l'instant qui décide de tout, l'occasion, le « kaïros ».

Il se pourrait donc que la réduction du « chronos », le manque de temps, la menace de la finitude, augmente les chances qui nous sont offertes dans l'instant. Or ce sont des chances précieuses, s'il est vrai que le « kaïros » est chaque fois comme l'occasion d'un nouveau commencement dans l'histoire.

Bien entendu, il s'agit là d'une chance qui dépasse le bénéfice personnel que nous pourrions espérer en tirer. Ce sont les autres qui en sont enrichis, ceux qui viennent et qui viendront après nous. Le Troisième Age, si l'on accepte sincèrement d'y être entré, si l'on accepte d'être libéré du souci de soi-même, rend disponible pour un service des autres qui n'est pas banal. Une fois la partie jouée, une fois l'œuvre accomplie tant bien que mal, au moment où normalement, on devrait être mis à l'écart pour ne pas gêner ceux qui viennent après nous, voici que nous sommes maintenant sur les lieux mêmes de l'enjeu, sans bien savoir ce que nous y faisons. Il faut comprendre que ce n'est pas pour nous, pour améliorer notre sort, mais que c'est pour d'autres. La situation du « corsaire »⁷ dans le jeu de croquet donne une image de ce rôle

⁷ On sait que dans le jeu de croquet il s'agit pour chaque joueur de faire passer sa boule sous un certain nombre d'arceaux. Celui qui, tous les arceaux franchis, arrive au piquet et le touche a gagné, - et, bien entendu, sort du jeu. Mais on peut choisir, en fin de partie, de devenir « corsaire » : en s'abstenant de toucher le piquet, on

providentiel que peut jouer celui qui a terminé sa partie pour ce qui le concerne, mais qui est maintenu sur place, et se trouve en mesure d'intervenir dans la partie des autres, faisant ainsi profiter ses partenaires d'une étonnante capacité d'aider, jusqu'ici mal utilisée⁸.

Comme le grain de blé jeté en terre

Je conclus donc en disant que le Troisième Age parce qu'il est proche de la fin, et là où l'on ne se cache pas à soi-même cette fin prochaine, peut-être un âge précieux et nécessaire à la famille humaine.

Pendant une longue partie de la vie, on acquiert, on s'enrichit, on grandit, on étend son influence, il semble que tout est donné. Puis vient le moment où tout est repris et où l'on perd ce qu'on avait reçu. Savoir si la manière de perdre n'est pas plus importante pour l'avenir et n'offre pas davantage de possibilités de renouvellement, que la manière de recevoir ? Savoir si ce n'est pas dans la façon de vivre la fin, qu'une existence donne sa mesure et laisser derrière elle les chances d'un nouveau commencement ?

Accepter de perdre, et croire qu'on est appelé à un gain... Il s'agit là d'une sagesse, mais d'une sagesse « mystérieuse et cachée » et qui doit nous venir d'ailleurs que de nous-mêmes. Ceci est à comprendre à la lumière de l'Évangile : « Si la semence jetée en terre... »

S'il en est ainsi, il faudrait prendre au sérieux non seulement le sort des vieillards, mais la fonction de la vieillesse, fonction qui n'est pratiquement pas assurée, pour les raisons que donne Michel Philibbert dans notre société de haute civilisation. Et dès lors, il serait possible de penser que la vie, si elle est bien vécue, devient avec les années, de plus en plus importante aux différents degrés de l'échelle des âges.

« Mes jours sont dans ta main »

Et pourquoi serait-ce *finalement* que des possibilités nouvelles seraient offertes, pourquoi *finalement* que la vie ouvrirait l'avenir et donnerait un sens à tout le reste ?

Sans doute parce qu'à ce moment, nous ne pouvons plus nous en glorifier, en tirer parti, ni nous en prévaloir. La vieillesse fournit d'elle-même et fournit abondamment les conditions requises pour que, nous qui sommes vieux, nous ne puissions pas nous glorifier. Je n'insiste pas. C'est forcément avec un certain humour et d'ailleurs dans l'ignorance de ce qui adviendra, dans

conserve le droit de jouer, - et l'on joue désormais pour intervenir dans la partie des autres et pour favoriser la victoire de son partenaire. L'application au Troisième Age donne ceci :

On voit des personnes âgées soucieuses de faire comme tout le monde, c'est-à-dire appliquées à passer leurs arceaux comme si elles avaient encore à les passer, au lieu de reconnaître qu'elles sont entrées dans un temps où toutes ces obligations sont périmées, un temps où l'on peut ne plus avoir de souci pour soi-même et où, de ce fait, on dispose d'une étonnante efficacité d'intervention au bénéfice des autres. A l'inverse, on voit aussi des personnes qui savent si bien qu'elles sont âgées, qu'elles se retirent d'un monde qui ne les concerne plus. Nous disons que ce qui est au contraire plein de promesse, c'est d'être dans le jeu sans subir l'obligation de jouer encore pour son propre compte. C'est d'être dans le jeu comme n'y étant pas.

⁸ L'art de parler aux enfants, qui est aussi l'art de les écouter parler, l'art de plaisanter avec eux, d'imaginer qu'on avance avec eux sur les frontières du rêve et de la réalité, est un exemple (parmi beaucoup que l'on pourrait citer) de ce service original que l'on peut rendre aux autres, à partir d'un certain détachement de soi-même.

l'ignorance du sens que l'avenir donnera à notre présent, que nous pouvons penser à cette fonction du Troisième Age et tenter de la remplir.

La vraie sagesse se moque de la sagesse, comme la vraie morale se moque de la morale, et c'est seulement en espérance et dans la confiance en Dieu que nous pouvons penser servir à quelque chose.

« Enfin du temps pour l'essentiel... ». C'est la proximité de la fin qui fait du temps qui reste un temps précieux, et c'est la fin prochaine qui permet d'avancer dans la recherche de l'essentiel.

« Seigneur, fais-moi connaître ma fin. Que je sache combien je suis fragile ». (Psaume 39)

« Mes jours sont dans ta main ». (Psaume 31).

Qu'est-ce que la vie ?

Une adaptation à des circonstances qui se modifient sans cesse par glissements imperceptibles ou par brusques à-coups.

Un élan entravé qui persiste à se réaliser en des formes nouvelles.

Une lutte tous les jours reprise : succès, défaites, rétablissements.

Une série de déceptions qui ne tuent pas une grande espérance.

De petites besognes qui s'égaient d'un peu de fantaisie.

Des hauts et des bas.

Une occasion de rencontrer des hommes ; de petits frottements et de longues amitiés.

Une course pour donner à ceux qui nous distanceront une flamme que nous avons reçue.

Une tâche.

Une préparation. Un don de Dieu. Un motif d'action de grâce.

Une tâche.

Une préparation.

Un don de Dieu.

Un motif d'action de grâce.

Pierre BOVET.

(« Vingt ans de vie ». Delachaux et Niestlé, Edit.).

« EN VERITE, JE TE LE DIS, QUAND TU ETAIS JEUNE, TU METTAIS TOI-MEME TA CEINTURE ET TU ALLAIS OU TU VOULAIS. QUAND TU SERAS DEVENU UN VIEILLARD, TU ETENDRAS LES MAINS, UN AUTRE TE CEINDRA ET TE MENERA OU TU NE VOUDRAS PAS ».

Jésus-Christ révèle à Pierre le mystère chrétien du vieillard : si Dieu demande au jeune homme de se donner, il demande au vieillard de s'abandonner. Apparente diminution, mais progression dans le mystère du Christ, qui est le mystère du don et de l'abandon de l'homme, uni au don et à l'abandon du Fils de Dieu.

Tel est le sens dernier de la vieillesse : la réponse de l'homme est ici consentement à l'action de Dieu en Lui. Il réalise sa condition de fils de Dieu : CONSENTIR A CE QUE DIEU FAIT, A DIEU LUI-LMEME QUI LE FAIT.

D'un cahier de Grandchamp.

GRAND AGE, vous mentiez : route de braise et non de cendres... La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là ? le temps que l'on mesure n'est point mesure de nos jours. Nous n'avons point commerce avec le moindre ni le pire. Pour nous la turbulence divine à son dernier remous...

GRAND AGE, nous voici sur nos routes sans bornes. Claquements du fouet sur tous les cols ! Et très haut cri sur la hauteur ! Et ce grand vent d'ailleurs à notre rencontre, qui courbe l'homme sur la pierre comme l'araire sur la glèbe.

O MORT parée du gantelet d'ivoire, tu croisses en vain nos sentes bosselés d'os, car notre route tend plus loin. Le valet d'armes accoutré d'os que nous logeons, et qui nous sert à gages, désertera ce soir au tournant de la route.

Et ceci reste à dire : nous vivons d'outre-mort, et de mort même vivrons-nous.

SAINT-JOHN PERSE

(« Chronique » Gallimard édit.).

ANTOINETTE BUTTE

Introduction à la prière

La prière est un monde immense ; un monde qui a les dimensions même de la vie. Il y a la *prière demande*, que nous pratiquons en général, la *prière d'écoute*, la *prière d'intercession*, la *prière combat* avec Dieu contre le Mal, la *prière de repentance*, la *prière de bénédiction*, si importante en particulier pour les grands-parents, la *prière d'action de grâces*, qui est la prière de l'Alliance : celle où, à la grâce de Dieu, répond l'action de grâce de l'homme ; la prière de *louange*, *d'adoration*, *de contemplation*.

Dès que nous nous engageons dans la vie de prière :

- *Nous avons beaucoup à faire,*

- *Nous ne sommes jamais seuls,*

- *Nous sommes engagés à fond dans la vocation du Peuple de Dieu,* en communion avec tous, et au service de tous les hommes.

Cet engagement dans la prière, important pour tous, est peut-être plus important encore pour le Troisième Age, parce qu'alors on a du temps, - au moins un peu de temps, malgré qu'on soit occupé tout le long du jour par toutes sortes de choses.

Pour ceux du troisième âge

Dans la vie de la foi, nous avons à prendre conscience de ce que Dieu nous demande. Le peuple de Dieu, c'est le peuple de ceux que Dieu choisit comme instruments. Et il nous ordonne de prier, car c'est dans la prière et par la prière que nous pouvons collaborer, réellement, avec Lui. Cette collaboration n'exige pas de force physique, ni une intelligence ou une aptitude psychique extraordinaires. C'est pourquoi je crois que nous y sommes appelés d'une manière particulière, nous, du Troisième Age.

LA PRIERE DE DEMANDE

Parce qu'elle est celle que nous pratiquons le plus généralement, parlons d'abord de la prière de demande. L'Évangile nous enseigne ce qu'elle est : C'est la demande « *en son Nom* », « *au nom du Seigneur* », c'est-à-dire en quelque sorte : comme Lui-même demanderait, dans sa volonté.

Notre « prière-demande » est souvent une prière enfantine, une prière de mendicité. « Seigneur, fais ceci, fais cela ! » - comme si Dieu était là pour nous servir. Nous oublions que Dieu n'est pas notre valet, mais qu'il est le Maître, - disons, pour employer un mot moins usé : le « Patron ». C'est pourquoi la prière-demande est aussi une *prière d'écoute*. Écoute ce que Dieu veut. La prière s'efforce d'entre dans ses desseins. On ne comprend pas toujours, bien sûr. Alors, on prie sans y voir clair, comme on peut. Et l'Esprit Saint lui-même inspire la prière de celui qui « écoute ». La prière, c'est comme un grand radar tendu vers le ciel, à l'écoute. Plus qu'un acte, c'est une attitude. Nous essayons de demander « dans sa volonté ».

Ceux qui nous sont confiés

Pour que cela soit, chaque fois que nous prions pour un malade ou un ami, nous devrions dire la prière du Seigneur. En vérité il m'arrive de me demander si nous avons à prier, pour ceux qui nous sont confiés, autre chose que le « Notre Père » :

*« Notre Père qui es aux cieux, qu'il soit ton enfant.
« Que ton nom soit glorifié, en lui et par lui.
« Que ton règne vienne, en lui et par lui.
« Que ta volonté soi faite, en lui et par lui.
« Donne-lui aujourd'hui tout le nécessaire.
« Pardonne-lui et qu'il pardonne.
« Dans ses tentations ne le laisse pas tomber, mais délivre-le du Mal ».*

Que demander de plus ? J'ai tout demandé pour ceux que j'aime quand j'ai prié et reprié avec insistance pour eux le « Notre Père », car que puis-je espérer de mieux pour eux que l'exaucement des sept demandes de cette extraordinaire prière ?

La prière de demande s'appuie donc sur les promesses de Dieu. Il est mon Père et je suis son enfant. Il m'aime et c'est pourquoi j'ose demander. Oui, Il est le Seigneur, le Maître de ma vie et de ceux pour qui je prie. Il sait, Il peut, Il conduit toutes choses. Aussi, uni à Lui, je prie avec une foi entière pour tout ce qui nous est nécessaire, pour le pardon, pour la délivrance du Mal. Et pour que tout soit à Sa Gloire.

Ceux qui prient pour les malades s'enracinent d'abord en Dieu : « Loué sois-Tu, Seigneur, parce que Tu aimes cet ami, parce que Tu veux le guérir. Merci Seigneur pour ce que Tu veux faire. Tu le vois, Tu le connais, Tu sais et Tu peux... »

Dans les difficultés conjugales, notre prière s'appuie sur la promesse de Dieu reçue avec la bénédiction au jour du mariage : « Loué sois-Tu parce que Tu as béni notre chemin, que Tu n'abandonnes jamais, que Tu veux notre victoire dans l'épreuve... »

Dans l'angoisse pour un enfant : « Merci Père, parce que Tu l'as donné, qu'il est ton enfant, que Tu le connais mieux que quiconque, que Tu comprends, que Tu peux... »

Nous appuyer sur la promesse

Nous voyons donc que la demande ne se fonde pas sur nos désirs personnels, mais sur Dieu « Notre Père... », puis elle descend vers nos besoins, et ensuite remonte à Dieu « Car c'est à Toi qu'appartiennent le Règne, la Puissance et la Gloire »

Remarquons en passant que la prière de Jacob, quand il se sent acculé par toutes les déloyautés qu'il a commises et qu'il voit qu'Esau va le combattre et l'abattre (au chapitre 32 de la Genèse), est une prière qui, toute primitive qu'elle soit, n'en suit pas moins le même mouvement que le « Notre Père ».

En effet, Jacob commence en disant : « Dieu de mon Père Abraham... Eternel qui *m'as dit...* ». Il s'appuie d'abord sur la Parole qu'il a reçue de Dieu. Et il ajoute : « Je suis trop petit pour tes grâces », c'est-à-dire : je ne me tire pas d'affaire tout seul, mais Toi tu es grand. La demande de délivrance ne vient qu'après, fondée sur les promesses de Dieu : « Délivre-moi, je te prie... *car Tu as dit* : je te ferai du bien, je rendrai ta postérité comme le sable de la mer, si abondant qu'on ne saurait le compter ». La prière de Jacob commence en Dieu et se termine en Dieu, comme « le Notre Père ».

Lire : Évangile de Matthieu Chap. 6, versets 7 à 15
Genèse Chap. 32/3 à 12.
II Samuel 7/26 à 29.

Celui qui prie pour que la volonté de Dieu s'accomplisse et pour que son nom soit glorifié ne peut plus demander égoïstement « pour satisfaire ses propres désirs », comme le dit l'apôtre Jacques. Et cependant il peut *tout* demander ! Tout, oui tout ce que lui inspire une prière purifiée d'égoïsme et qui cherche la gloire de Dieu.

Dans ses adieux solennels à ses disciples (aux chapitres XIV, XV et XVI de l'Évangile de Jean), le Seigneur dit : « *Tout* ce que vous demanderez en on Nom je le ferai » (14/13 et 14). « *Si* vous demeurez en Moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez *ce que vous voudrez* et cela vous sera accordé » (15/7 et 15/16). Quelle étonnante promesse !

Lire : Évangile de Jean chap. 14/13-14 ; chap. 15/7 à 16 ; chap. 16/23-26 ; Évangile de Matthieu 18/19-29 ;
Épître de Jacques 74/2-3 et 5/15 à 18 ; I Jean 3/22 ;
5/14.
Épître aux Romains 8/26.

LA PRIERE COMBAT

Certains diront : « Pourquoi prier, puisque Dieu *veut et peut* » ? La Parole nous dit que Dieu n'est pas une fée ou un magicien. Dieu œuvre dans le monde, *avec les hommes et par les hommes*. Il veut des hommes libres et responsables. Libres de faire obstacle ou de collaborer. Celui qui croit et qui prie est collaborateur de Dieu.

Il y a trois personnes dans le combat de la prière : Dieu dans sa transcendance ; l'homme dans le monde, au milieu des hommes, uni au Christ ; et l'Adversaire de Dieu et des hommes. Par la prière, l'homme s'unit à Dieu contre l'Adversaire, le Destructeur. Par la prière, l'homme collabore à ce que Dieu veut faire pour sauver et délivrer du Mal. Ainsi l'Amour de Dieu veut associer l'homme à son œuvre. Il y a donc pour l'homme, avec Dieu et pour les frères, un service de prière, un « apostolat par la prière ».

Il faut relire la fin de l'Épître aux Ephésiens : « Prenez toutes les armes de Dieu afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du Diable ». Suit l'énumération de ces armes, ce qu'on a appelé la « panoplie de Dieu ». Et, trois fois répétée, l'exhortation : « Tenez ferme » dans cette lutte. Ainsi donc, Dieu nous fait soldats avec lui contre le Mal. Nous sommes mobilisés par Lui en vue de son combat pour le monde. On ne nous demande pas d'être des héros, remarquons-le, mais de tenir bon, de persévérer dans la prière.

De ce texte, on peut rapprocher celui de l'Exode (chap. 17 à 18) : le combat du Peuple de Dieu, faible et désarmé, contre l'Ennemi de Dieu, l'Adversaire, qui veut le détruire par le moyen d'une tribu guerrière. Ayant ordonné à Josué de réunir les hommes et de combattre dans la plaine le combat technique, militaire, le grand Moïse, lui, le chef, prend en charge le combat essentiel, celui de la prière. Armé du bâton de Dieu, signe de la Toute-Puissance, et assisté, à cause de sa faiblesse, de deux co-équipiers, Aaron et Hur, il monte sur la montagne et prie sans se lasser et « tenant ferme » tout le jour jusqu'à la victoire.

Dieu n'est pas le juge inique

C'est encore ce combat de la prière que Jésus évoque dans ses paraboles, spécialement dans celle qu'on appelle « du juge inique » (Luc 18/1-5) – parabole souvent mal comprise.

Ici Jésus prend l'exemple d'un procès qui est dans son genre un combat contre un adversaire, « la partie adverse ». Il y a les trois personnages : la pauvre veuve qui prie et plaide – la partie adverse contre laquelle elle prie – et puis, représentant Dieu, la Justice qui est au-dessus des hommes. La veuve s'appuie sur la Justice pour combattre. Mais il y a un quatrième personnage, un mauvais juge qui fait obstacle à la Justice « pendant longtemps », nous est-il dit. Il faut vaincre cet obstacle. Alors la veuve prie et « crie justice » et assaille le juge sans se lasser. Et finalement la mauvaise volonté du juge, l'obstacle, est vaincue. Et justice peut être faite.

Jésus a dit cette parabole pour nous enseigner qu'il y a souvent des obstacles à vaincre dans le combat de la prière. Ces obstacles, en nous ou chez les autres, empêchent que Dieu puisse agir, s'opposent à Sa Volonté. Pour les vaincre, il faut parfois prier longtemps. Il faut, dit Jésus : « toujours prier et ne point se relâcher ». Ainsi la prière inlassablement prépare, ouvre le chemin, à l'action de Dieu. Unie au Christ qui a vécu et souffert au milieu des hommes, elle aide le malade dans son épreuve, elle accompagne le voyageur et le mourant, elle garde en sentinelle,

des tentations et des défaillances, l'être aimé, l'ami à nous confié ; elle délie des chaînes secrètes, elle écarte Satan des chemins difficiles. Elle milite avec et pour Dieu contre le mal. Elle répète, sans se lasser : « Ta Gloire, Ton Règne, Ta volonté ». Elle tend de toutes ses forces à *exaucer Dieu*. Sur la terre, elle fait de chacun de nous un collaborateur à l'œuvre patiente de Dieu.

Cette garde de la prière, quel beau labeur pour celui qui n'a plus de tâche professionnelle – pour la vieillesse qui ne peut plus agir !

LA PRIERE D'ACTION DE GRACE

« Compte les bienfaits de Dieu,
« Mets-les tous devant tes yeux,
« Tu verras, en adorant,
« Combien le nombre en est grand ».

Oui, un conjoint, des enfants, nos amis, nous ont quitté, - mais quelle grâce d'avoir aimé et été aimé.

Oui, nos forces diminuent, - mais quelle grâce d'avoir pu faire tout ce que nous avons fait, d'avoir pu élever nos enfants, être utile aux hommes.

Oui, nous avons eu des échecs – qui n'en a pas ? – mais Dieu ne nous a pas abandonné.

Oui, nous avons été coupables, nous avons fait des fautes et des erreurs, - mais la Grâce de Dieu pardonne à nos repentirs et permet de nouveaux départ.

Oui, je me sens faible aujourd'hui, - mais Il est ma force. Que de bonnes choses aujourd'hui me sont données !

Oui, nous sommes dans l'épreuve, - mais Dieu nous garde et nous aime.

Ainsi chaque jour, prenons un moment pour l'action de grâces, pour « compter les bienfaits de Dieu ». Nous en serons fortifiés, parce que *la grâce de Dieu est donnée à celui qui sait rendre grâces.*

L'eucharistie : une action de grâces

Rendre grâces, c'est la prière de l'Alliance, le dialogue de Dieu qui donne et de l'homme qui remercie. Apprenons à dire « merci ».

Voyez, presque toutes les épîtres de Saint Paul commencent par l'action de grâces. Avant d'instruire, d'exhorter, de conseiller, et même quand il est en prison ou dans les tribulations, Paul rend grâces.

En grec, cela se dit *eucharistein*, c'est la prière centrale, la prière chrétienne par excellence. Elle est au cœur de la piété chrétienne. C'est *l'Eucharistie*, la Sainte Cène, qui est l'Action de grâce, sans cesse répétée, de l'Eglise universelle.

LA LOUANGE

Parlons encore de la *Louange*. Parce que c'est la fonction importante du Peuple de Dieu.

Le Peuple de Dieu, ce n'est pas grand-chose, c'est du levain ; ça tient dans un petit sachet. Seulement c'est toxique, c'est un ferment. Il faut que ce soit un ferment. Le Peuple de Dieu, c'est du sel aussi, a dit le Seigneur. Et ce n'est pas grand-chose non plus : on le renverse, on n'en prend pas grand soin, ça ne coûte pas cher. Mais il rend la soupe mangeable. Et aussi il combat la pourriture. (Vous savez qu'on sale la viande pour la conserver). Eh ! Bien, le Peuple de Dieu, c'est cela, et depuis 3 000 ans.

« Peuple de Dieu » pour le service de tous

Voyez par exemple ce qui s'est passé lors du sacrifice d'Isaac. C'était tout normal, dans les mœurs de ce temps, d'offrir à Dieu, à son dieu, son fils premier né. Cette étrange coutume a subsisté dans tout le bassin méditerranéen d'une façon tellement persévérante, tellement profondément ancrée dans les mœurs, qu'encore au II^e siècle après Jésus-Christ, il a fallu qu'un empereur romain édicte une loi draconienne pour empêcher qu'on sacrifie des enfants. Et le « *tophet* » de Carthage atteste le sacrifice de milliers d'enfants. Nous savons bien que dans la Bible les Prophètes ont sans cesse à nouveau maudit cette tentation qu'ont eue les hommes de revenir à cette pratique effroyable pour notre mentalité actuelle, de « faire passer leurs enfants par le feu ». À Jérusalem vous avez la vallée du Cédron et la vallée de Josaphat d'un côté, et la vallée de Ben Himmon de l'autre côté. Au confluent, il y a un grand courant d'air. C'est là qu'on brûlait les ordures, mais c'est là aussi qu'on dressait le « *tophet* » pour les sacrifices humains. C'est la vallée maudite, la géhenne. Eh ! bien, au chapitre XXII de la Genèse, Dieu arrête le bras d'Abraham prêt à sacrifier son fils Isaac, et à partir de cette date lointaine, le Peuple de Dieu témoigne au milieu de tous les peuples que le sacrifice humain est un crime. Petit levain dans la lourde pâte du monde...

Prenez Moïse. Le monothéisme est né *là*, dans le désert, au Mont Sinaï, avec la Parole adressée par Dieu à Moïse. Avant cela, les Hébreux n'étaient pas monothéistes, Abraham adorait le dieu de sa tribu, le Dieu d'Abraham, mais il admettait très bien que son frère, Nachor, ait son dieu à lui. Voici Moïse ; et, tout à coup, le monothéisme entre dans le Monde. Un puissant levain...

On peut dire de même que le pacifisme est entré dans le monde occidental avec Saint Martin, Saint Augustin, par le Christianisme. De même l'hospitalisation des malades etc. Le sel du Peuple de Dieu.

Or, de ce Peuple, Dieu dit : « Je me suis fait un Peuple *pour me louer* ».

La Louange est donc une fonction de l'Eglise, c'est *pour louer qu'elle est insérée* par Dieu dans le monde.

Au matin et au soir des temps

Quand le Peuple d'Israël sort d'Egypte, il passe de la souveraineté du pharaon, avec ses sécurités, à l'insécurité du désert, mais aussi à la souveraineté de Dieu seul. Ce peuple était un

ramassis d'esclaves, il devient un Peuple. La naissance du Peuple en tant que nation, elle est là, elle commence avec le passage de la Mer rouge. Et quel est le tout premier acte de ce peuple après ce passage ? – C'est le Cantique de Moïse : la Louange ! – « Je chanterai à l'Eternel, car il a fait éclater sa gloire. L'Eternel est ma force et le sujet de mes louanges. C'est Lui qui m'a sauvé. Il est mon Dieu, je le célébrerai. Tu as étendu ta droite, la terre les a engloutis ; Tu as délivré ce peuple etc. ». Toi, Toi et tout ce que Tu fais, tel est le mouvement de la louange.

C'est ainsi que commence la vie du Peuple de Dieu, au chapitre XV de l'Exode. Et, à la fin des temps, c'est ainsi que finit le Temps de l'Eglise : par un nouveau Cantique de Moïse, au chap. 15 de l'Apocalypse.

Toute l'histoire du Peuple de Dieu est comme mise entre parenthèses par la Louange. Avec elle tout commence et tout s'accomplit, car, dit Dieu, « je me suis fait un Peuple *pour* me louer ».

Oui, le Seigneur veut pour nous que cette louange chante, prie, témoigne de Lui au milieu des hommes. Et cette louange est une vocation confiée au Peuple de Dieu, à nous, à chacun de nous. C'est notre témoignage. C'est la prière du Peuple-Témoin.

Bien sûr, ce n'est pas pour son plaisir à Lui que Dieu veut notre Louange, mais pour nous apprendre à chanter, à voir et à compter les bienfaits reçus, à nous émerveiller de l'œuvre de Dieu et à la proclamer par notre vie. Sel et levain... Heureux l'homme au déclin de sa vie qui sait louer le Seigneur ! Heureux aussi ceux qui l'entourent.

LA PRIERE BENEDICTION

Je veux parler encore de la bénédiction, parce qu'elle est je crois particulièrement réservée aux « anciens ». C'est à eux de bénir les plus jeunes. Ainsi nous l'enseigne la Parole de Dieu :

« Bénissez, dit l'apôtre, car c'est à cela que vous avez été appelés ». Aussi est-il d'une grande importance que, dans une famille, un père, une mère, les grands-parents ou tout autre membre de la famille, bénisse au Nom de Dieu, d'une prière de bénédiction, tous les jeunes – et chacun, quel que soit son âge, - et les place ainsi dans la Lumière de Dieu.

La bénédiction doit être prononcée sur nos familles, et nos maisons, tous les soirs. Ce peut être un des ministères du Troisième Age.

J'ai entendu dire au Pasteur Jean Cadier qu'il avait encore trouvé cette tradition vivante dans la Drôme, où le chef de famille bénissait la maison à haute voix, matin et soir. Je crois que tous ceux parmi nous qui portent des responsabilités : familiales, sociales, ou d'un ordre quelconque – (les pasteurs dans les paroisses, les maires dans leur commune, les assistantes sociales, médecins et infirmières, les chefs d'industrie, les enseignants etc.) – tous ceux-là sont « appelés à bénir » ceux dont ils ont la charge.

Un pasteur, sentinelle dans son village, écrit :

« Seigneur, je viens devancer l'éveil de mon village... Je viens appeler ton regard et ta bénédiction sur nous tous... »

« En leur nom à tous voici les actions de grâce qu'ils ne savent pas t'offrir. »

« Seigneur, jamais ne me laisse dormir sans avoir étendu les mains sur mon village, appelé sur lui Ta bénédiction ».⁹

Apprendre et réapprendre ensemble

Cette Introduction à la prière reste bien incomplète. Il faudrait parler encore de l'Adoration ; de la Contemplation ; de la prière de repentance ; de l'intercession proprement dite, où celui qui prie se solidarise avec le pécheur. Il faudrait parler de l'exaucement et du non-exaucement. Il faudrait donner des récits vécus, témoignages de merveilleux exaucements qui nous révèlent la vérité et la force de la prière.

J'ai voulu seulement mettre en lumière l'importance de la prière.

Quel privilège, dans le Troisième Age, d'avoir plus de temps pour prier : n'aurions-nous pas à entendre là, adressé à chacun de nous, un appel précis ? Et n'y aurait-il pas là une fonction spécifique, au milieu de la famille et de tout groupe humain, dévolue à tous ceux qui sont à l'âge de la retraite ? Sans doute faudrait-il nous entraîner et nous entr'aider mutuellement, - apprendre et réapprendre à prier.

Tout un programme nous est proposé.

⁹ Prières pour mon village (Editions de Pomeyrol).

Témoignage

Les hommes de notre temps, comme sans doute ceux de tous les temps, ont tendance à esquiver le *problème de la mort*.

Nous redoutons la mort pour tout ce qu'elle comporte de déconcertant, d'inquiétant, d'absurde, de mystérieux. Nous la craignons pour toutes les sécurités qu'elle nous enlève, lorsqu'elle nous prive de nos proches ou de nos appuis. Nous la haïssons pour tout ce qu'elle brise en nous ou autour de nous.

Dès lors, tout au long de notre vie, nous nous ingénions à écarter de notre esprit et de notre chemin toute pensée, toute présence de la mort. Nous cherchons à en faire abstraction. Ou bien nous rasons avec elle, par exemple en nous fabriquant une image à notre usage, comme pour la neutraliser (mais nous savons bien, au fond de nous-mêmes, que cette image n'est qu'une sorte de leurre, de protection factice et sans valeur...)

La sagesse des siècles et avant tout celle des Saintes Écritures et aussi je ne sais quelle secrète intuition au fond de nous-mêmes nous le disent bien : la vie terrestre ne peut être vraiment elle-même, dans sa richesse et sa vérité, que *si une authentique référence à la mort y trouve sa place*.

Nous voici au vif de notre sujet : le troisième âge n'est-il pas celui où il nous est offert de pouvoir, enfin, donner dans notre vie tout son poids à ce qu'est la mort, *et nous situer nous-mêmes en toute vérité par rapport à elle* ? Si important que ce soit, il est en effet très difficile de le faire, en la société où nous vivons, alors que nous sommes accaparés par ce tourbillon que l'on appelle la vie active. Le temps de la retraite survenant, n'est-il pas là pour nous permettre de rattraper à cet égard le temps perdu ? Et n'est-ce pas une des vocations majeures du troisième âge au sein de la société actuelle, que d'y réintroduire la référence à la mort ?

C'est ainsi que, dans notre Maison de Retraite, la Fondation Rollin à Anduze, nous nous efforçons – humblement et simplement – *d'aider nos pensionnaires à intégrer la perspective de la mort dans leur vie personnelle*.

Nous y sommes conduits tout naturellement. La présence de la mort ne nous accompagne-t-elle pas quotidiennement ? L'âge moyen de nos 98 vieillards étant de plus de 83 ans, nous comptons une quinzaine de décès par an, - plus d'un par mois. Puis il y a tous ces contemporains de nos pensionnaires qui, hors de notre Maison, disparaissent les uns après les autres. Et encore toutes ces maladies et toutes ces déficiences qui annoncent la mort et rappellent sa proximité, même alors qu'on arrive à s'en relever ou à les assumer.

Donc, non seulement nous n'hésitons pas à aborder le thème de la mort, *mais nous estimons essentiel de le faire*. Bien des occasions le permettent : les « communications » en début de repas ; les entretiens particuliers ; les cultes etc.

Mais – et ceci doit être souligné fortement – *c'est d'une manière positive et tonique* qu'à la lumière de l'Évangile, nous abordons ce thème de la mort. N'est-ce pas au cœur même de l'Évangile qu'explorent le miracle et la promesse de la résurrection ? Et les derniers chapitres des Saintes Écritures (Apocalypse 21 et 22), ne nous annoncent-ils pas « nouveau ciel et cette nouvelle terre..., où la mort ne sera plus..., où Dieu lui-même sera avec nous..., et où toutes choses seront faites nouvelles » ? La mort sous le signe de la Croix est tout autre chose qu'un anéantissement, absurdité ou châtement : elle est une porte ouverte sur un monde de paix, de lumière et d'amour ; elle est invitation à la vie éternelle, rencontre et accueil de l'éternité...

De comprendre et vivre les choses ainsi nous a conduits à certaines initiatives assez significatives, notamment au cours du moment de prière qui nous réunit en notre chapelle avant que le cercueil ne parte pour le cimetière : - un voile blanc évoquant la résurrection (et non pas un funèbre drap noir !) est placé sur le cercueil ; - des cantiques de confiance et joyeuse reconnaissance pour les dons et les promesses de la grâce de Dieu sont chantés ; - et la prédication rappelle et proclame cette merveille que nous apporte l'Évangile, de la Vie Éternelle en Jésus-Christ, attendue et cependant déjà quelque peu reçue et vécue, et qui, seule, donne sa signification, sa beauté et sa vérité à la vie présente, quels qu'en soient le cours et les circonstances.

Gustave LAGNY

Comme le vin qui, en vieillissant, se dépouille de ses âcretés.

Comme le palmier qui laisse choir chaque année un cercle de branches séchées pour faire jaillir vers le ciel une gerbe plus fraîche et plus jeune.

Ainsi mon âme rejette ses pensées impures au contact régénérateur des années, et elle lance vers le ciel de la mort le juvénile bouquet de ses aspirations idéales.

La vieillesse n'est pas terrible ; sur le front de l'homme sage, elle se pose comme une couronne.

La vue des yeux physiques diminue, mais on aperçoit des jardins insoupçonnés, et le déroulement des vallées et des montagnes du pays intérieur.

On entend moins la résonance des voix humaines, mais la perception vient de toutes les mystérieuses paroles qui sont dites dans l'au-delà.

O vieillesse que j'ai redoutée quand je ne te connaissais pas, tu es féconde comme la force du blé, tu es transformatrice comme le printemps.

C'est grâce à toi que j'avance dans la connaissance de moi-même, et que je me dépouille des voiles inutiles et des masques trompeurs.

C'est grâce à toi que j'atteindrai la porte étroite de la mort, purifiée par le pardon, illuminée par l'intelligence.

(Texte communiqué à Pomeyrol par une amie).

Un texte de Karl BATH

Où est la « sagesse » ?

L'homme jeune a encore le souffle a encore le souffle assez libre pour obéir. Il peut user de tout. En conséquence, il peut aussi penser, se décider et agir. S'il le fait dans l'indépendance et l'ouverture d'esprit qui devraient lui être propres (parce qu'il n'a pas encore trop « vécu »), il se montre jeune au vrai sens du mot, et son comportement est exemplaire pour les adultes et les vieillards qui – même si cela leur est difficile – devraient savoir penser, se décider et agir comme lui pour obéir au commandement de Dieu.

L'apôtre Paul vieillissant, à Rome, a su penser et parler en fait d'une manière toute juvénile dans le texte suivant : « Ce n'est pas que j'aie remporté le prix ou que j'aie déjà atteint la perfection ; mais je cours pour tâcher de le saisir puisque moi aussi j'ai été saisi par Jésus-Christ. Frères, je ne pense pas l'avoir saisi ; mais, oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant, je cours vers le but, pour remporter le prix de la vocation céleste en Jésus-Christ » (Phil. 3, 12-14). Telle est la vraie jeunesse, quel que soit l'âge de ceux qui la vivent.

On devra tenir pour contraire à la sagesse l'existence et l'activité du vieillard dans la mesure où elles donneraient l'impression qu'il en a fini avec la question du commandement de Dieu qui concerne l'homme, dans la mesure où elles auraient le caractère d'une répétition automatique de réponses déjà données : bref, dans la mesure où elles revendiqueraient un prétendu droit de la vieillesse à un repos qui serait dégagé de toute obligation. Comme s'il n'y avait plus, pour le vieillard, d'aujourd'hui réel et plein de substance, mais uniquement un passé, c'est-à-dire une seule possibilité : celle de regarder en arrière avec un contentement placide ou une lucidité critique, mais en restant dans tous les cas inactifs ! Comme si l'homme vieux était déjà mort ! Comme s'il avait reçu l'autorisation de tirer lui-même (avec optimisme ou pessimisme peu importe) le grand trait final sous son existence ! Comme si l'appel que Dieu adresse à l'homme et la question qu'il lui pose devenaient moins urgents, et non pas plus urgents encore, lorsque l'on pressent que les portes vont bientôt se fermer ! Comme si c'était vraiment le moment d'éluder notre responsabilité devant le juge, de nous repaître les yeux de la caducité de toutes choses et de notre propre flétrissement (en les redoutant peut-être), et non pas d'utiliser le temps qui nous reste pour faire avec d'autant plus de résolution la volonté de Dieu, afin de subsister dans l'éternité, pour que nous puissions voir clairement que le monde passe avec sa convoitise ! Il est manifeste qu'elle en est le contraire. Vivre et agir ainsi que nous venons de le décrire serait en fait la grande erreur du vieillard, erreur que, par obéissance au commandement de Dieu, il s'agit d'éliminer à tout prix et sous toutes ses formes.

Être un homme « fini », ne plus être prêt à faire preuve d'une nouvelle obéissance au commandement de Dieu – c'est cela et cela seulement qui, du point de vue chrétien, constitue la folie. C'est cela et rien d'autre, que redoute si fort l'Ancien Testament lorsqu'il parle du « déshonneur des cheveux blancs »

Que faudrait-il appeler sérieusement la sagesse – la fameuse sagesse de la vieillesse ? L'occasion particulière offerte à l'homme à ce stade de la vie réside manifestement dans la très grande proximité de l'avenir qui ne sera plus celui de ses libres décisions et actions, mais qui – essentiellement – ne peut plus lui être accordé qu'en tant que cadeau de la libre et toute-puissante grâce de Dieu. C'est pour le diriger vers ce terme, que Dieu appelle l'homme lorsqu'il s'adresse à lui dans son commandement. Ceci vaut sans doute également pour les jeunes et les moins jeunes. Que signifient en effet les quelques années qui les séparent encore plus ou moins de cet « au-delà » ? Et qui peut donc savoir si la fin n'est pas toute proche ? Il reste que les hommes encore jeunes ou déjà adultes ont cependant la possibilité de se faire quelque illusion ou même de rester parfaitement inconscients à ce sujet. La vieillesse, c'est que l'homme se trouve placé toujours plus concrètement devant le seul avenir qui lui reste, ce qui l'oblige toujours davantage à considérer sa vie *sub specie aeternitatis*¹⁰. Beaucoup de choses vraies et intelligentes, tissées de mélancolie et de sérénité à la fois, ont été dites sur la vieillesse, depuis le fameux traité de Cicéron (*De senectute*). Du point de vue chrétien, la seule chose vraiment positive qu'il convient d'en dire, c'est qu'elle offre à l'homme une chance exceptionnelle de vivre – non par devoir, mais par grâce ! – des paroles qu'il a peut-être souvent chantées avec allégresse au cours de sa vie : « Seuls nous bronchons à chaque pas – Notre force est faiblesse – Mais un héros dans les combats – Pour nous lutte sans cesse » !

Tant qu'il était plus jeune, l'homme pouvait encore s'imaginer que c'était lui qui allait à la rencontre de son Seigneur. L'âge doit devenir pour lui l'occasion de découvrir qu'au contraire c'est son Seigneur qui vient à lui pour assumer son sort.

La vieillesse apporte à l'homme une nouvelle et dernière occasion de décision libre et d'action véritablement personnelle, dans la joyeuse espérance de la lumière qui vient d'ailleurs. Cette « autre lumière », au reste (c'est aussi pour l'homme l'occasion de s'en rendre compte), ne brille pas seulement pour lui-même, mais pour le monde entier, et pour chacun de « ces gens » qu'il connaît si bien ! C'est donc le bon moment pour devenir, non pas « olympien » comme le vieux Goethe, mais « ouvert » une fois encore dans toutes les directions, et par là (sans tomber, certes, dans l'irrésolution) un peu plus indulgent, et du même coup plus secourable.

Voilà ce qui, d'une manière toute spéciale, est offert à l'homme par la vieillesse. Il a le droit de saisir cette occasion. Et s'il le fait (en réponse à l'appel de Dieu), son obéissance devient exemplaire pour ceux qui viennent après lui.

Dogmatique de Karl Barth
V.III- T. IV p. 318 à 323 passim.

¹⁰ Sous le regard de l'éternité.